

rassemblés autour d'une même table quelques fronts d'hommes qui savent ce qu'il y a derrière ces choses et, dans cette souffrance d'un peuple, retrempe chaque jour leur volonté au contact d'une espérance illimitée. — On est une demi-douzaine un soir ; mais l'un revient de loin : des policiers verts, dans la Ruhr, le tenaient voici quelques heures. Une jeune voix, clame, contenue : « Nous avons déjà des divisions entières... » L'armement, il est vrai, manque ; on ira le prendre dans les casernes. La carte d'Allemagne est présente à tous les esprits : « Saxe, Thuringe, Berlin, Hambourg tiendront... La Russie ! » — « Radek a écrit... » J'ai remarqué que les intellectuels — j'en suis — sont les plus méfiants envers le sort. Longuement ils pèsent, soupèsent les difficultés, avec une raison raisonnée parfois d'un effet bien dissolvant. Un ami coupe court à nos gloses. « Je crois, dit-il, à la révolution, parce que je la veux ; parce que je vis avec les hommes qui la veulent ». C'était un organisateur de section. Il travaillait nuit et jour.

— *Loschlagen ! Loschlagen !*

Chemnitz, Munich

Le coup n'a pas été porté.

Le poing suspendu du prolétariat allemand s'est abaissé lentement, paisiblement. Tous ceux qui ont vécu cela savent qu'il eût été, à divers points de vue, beaucoup plus facile d'agir que de ne pas agir. On n'a pas agi (1).

Le tournant décisif se situe pour nous entre le 15 et le 21 octobre. La Reichswehr est entrée en Saxe. Le droit de grève y est supprimé. La loi militaire régit insolemment ce pays rouge. Aucun recours ne reste au prolétariat saxon, que la grève générale — illégale — ayant pour but immédiat de paralyser, puis de chasser la Reichswehr ; donc insurrectionnelle. Le reste de l'Allemagne devrait la soutenir. Le signal est attendu d'heure en heure. Zeigner gouverne à Dresde, avec trois communis-

(1) Qu'il me soit permis de citer ici quelques lignes de mes *Notes d'Allemagne* du 30 octobre. Je les tiens pour absolument exactes :

« Une grève générale à ce moment, heurtant de front toutes les interdictions de la dictature militaire, eût entraîné toutes les masses ouvrières et conquis la sympathie de tous les éléments républicains. Des mots d'ordre clairs, conformes aux aspirations de la majorité des populations ouvrières et moyennes pouvaient être les siens : Du pain ! Abrogation de l'état de siège ! Paix à la Saxe ouvrière et républicaine ! Unité du Reich ! Désarmement de la réaction bavaroise ! Gouvernement ouvrier ! »

L'attente était si fébrile qu'à Hambourg les fusils paraient tout seuls. Sans-travail et communistes y déclanchaient une offensive intelligente, réussie, qui cessait au bout de deux jours spontanément, le reste de l'Allemagne ne bougeant pas.

tes : Brandler, Heckert, Boettcher. Le général Muller progresse chaque jour un peu dans les centres ouvriers. En réalité, la défaite, notre défaite, se produit brusquement le 21, à la conférence de Chemnitz. Socialdémocrates de gauche, communistes, délégués sans parti des comités d'usines y délibèrent, malgré le dictateur militaire, sous la protection des centurions ouvrières dont le lourd pas martèle, dans les corridors, le silence. *Loschlagen !* — Les communistes proposent d'agir tout de suite. « Il y va de tout » vient d'écrire Brandler. Les socialdémocrates — de gauche — qui les ont suivis jusque là, répondent, après maint détour :

— *Non !*

Ils ne sont pas prêts. Ce ne serait pas légal. La conférence n'a pas qualité. Attendre. Constituer une commission. — Qu'est-ce ?

C'est la défaillance, à la suprême minute, des chefs de la moitié des effectifs de la révolution, le front ouvrier brisé devant la Reichswehr, le désarroi dans les âmes, la méfiance revenant parmi des prolétaires qui, déjà se sentaient frères d'armes. L'heure précieuse, l'heure unique perdue. Après cela, rassuré, M. Stresemann peut agir, doit agir, et vite, pour profiter de l'avantage. Le 28 octobre, le gouvernement de Berlin adresse son ultimatum à Zeigner. (En somme, il exige l'exclusion des communistes du gouvernement). Ce dernier qui, lui-même, voulait se débarrasser de nos camarades, résiste par souci de dignité. La troupe de la chasse de son ministère. L'initiative des opérations passe à la classe ennemie.

Jusqu'à ce moment, tout a dépendu de l'attitude de la classe ouvrière. Elle était en position d'offensive. A partir de la défaillance de Chemnitz, le poing ouvrier s'abaisse, renonçant à frapper ; le poing de la réaction se lève.

Loschlagen ! La réaction aussi veut *loschlagen !*

La tragi-comédie de Munich résout toutes les difficultés intimes de la réaction. Le démagogue Hitler et Ludendorff font, le 7 novembre, leur coup d'Etat, assument la dictature d'Empire dans une brasserie de Munich. L'espoir nous transporte un moment. *Ils vont obliger le prolétariat incapable d'offensive à une contre-offensive, qui, la volonté communiste aidant, peut aller très loin.* Tel n'est pas le dessein de l'industrie lourde, dirigée par des calculateurs autrement sérieux que l'ancien chef d'Etat-Major général du Kaiser. L'industrie lourde n'a pas besoin de guerre civile. Moins encore de complications nouvelles avec l'étranger. Depuis Chemnitz, elle est rassurée sur la combativité de la classe ouvrière. Rien ne s'oppose plus à sa dictature légale. Désormais, elle ne donnera plus un sou aux bandes de Hitler, d'ailleurs assez dangereuses. Hitler finit pour le moment sa carrière dans une confortable prison où l'enferme son compère von Kahr.

(A suivre)

R. ALBERT.

RÉFLEXIONS A PROPOS DE BLOY ET DE BOURGET

Nous avons reçu de notre ami Marcel Hiver la vigoureuse critique que l'on va lire. Nous ne voulons pas en modifier certains passages. C'est pourquoi nous tenons à noter ici que, selon nous, le capitalisme ne suscite et ne promet aucune culture super-nationale, aucun « humanisme européen ». Une telle croyance se rattache nettement, pensons-nous, aux illusions de Kautsky sur l'avènement d'un « super-capitalisme », que Lénine a réfutées dans son Impérialisme. Cette réserve, on le verra, n'affaiblit en rien le réquisitoire que dresse notre ami contre Paul Bourget.

(N. D. L. R.)

On vient de fêter à l'Académie, dans le monde et dans la presse, le cinquantenaire de lettres de M. Paul Bourget. Les moindres animalcules du journalisme se sont cru, dans cette circonstance, l'obligation de dégoiser quelque chose sur « l'admiration émue », « la vénération qu'ils éprouvent à l'égard du Maître de la jeunesse qui... », etc. (Lisez la suite dans les « Nouvelles littéraires ».) En vérité, M. Paul Bourget est un des plus vieux valets de lettres de notre haute bourgeoisie ; et celle-ci tient à récompenser par un public hommage les excellents et longs services d'un domestique âgé.

Bourget, Bazin, Bordeaux, Bertrand, Benoît ! les cinq B, les cinq athlètes de la Bêtise ! Bourget est le plus savant, le plus vénérable, le plus médaillé d'eux tous.

Cependant, tâchons d'être justes ; il y a eu deux Bourget. Le premier — qui est mort depuis longtemps — est l'auteur des *Essais de Psychologie et de morale*, du *Voyage en Italie*, des *Aveux* et de *Cosmopolis*.

Les *Essais* sont un travail d'universitaire assez compréhensif, et au-dessus de la moyenne des ouvrages de ce genre.

Le *Voyage en Italie* est tout imbu de Stendhal et de Taine. Quant aux vers de Bourget, je leur trouve un bien faible charme, encore qu'ils aient reçu l'hommage, plutôt politique, je crois, du véritable poète qu'est Jules Laforgue.

Cosmopolis : Paul Bourget n'a pas compris la haute signification du cosmopolitisme moderne, de ce nouvel humanisme européen, analogue et supérieur à celui de la Renaissance.

Sur cette société, M. Paul Bourget jette un regard de dilettante, regard curieux, amusé, mais sans passion et par conséquent sans portée. Il n'y voit que mélange, pittoresque désordre, carnaval (le mot est de lui) de races et de mentalités.

A un degré d'intelligence et d'art en moins, c'est M. Abel Hermant, avec le rastaquouérisme cosmopolite des « Transatlantiques » qui sont du reste l'œuvre la moins insupportable de cet imbécile bien-disant.

Bourget a commencé par figurer le type accompli du dilettante, avec tout ce que ce vocable peut impliquer d'intelligence critique et de curiosité d'esprit.

Le dilettantisme est un des sommets que peuvent espérer atteindre les esprits médiocres ; c'est un moyen

pour eux de se composer une pseudo-personnalité, toute spectaculaire ; ils honorent dans ce vagabondage l'illusion d'une souveraine liberté.

Mais, une fois au large de cet inépuisable océan de formes et d'apparences, ils ne tardent pas à se sentir inquiets, perdus. Ils sont repris par le besoin de terre ferme, de certitude, de sécurité qui fait le fonds de toutes ces natures de petits rentiers de l'esprit. Explorateurs pour rire, ils ne tardent pas à éprouver un intense mal de mer intellectuel, et ne demandent plus qu'à revenir sur le plancher des vaches, à réintégrer leurs frontières et leur petit patelin. C'a été le cas de M. Paul Bourget. Cet ancien globe-trotter est devenu concierge.

Entre le dilettantisme et l'autoritarisme, il n'y a qu'une petite distance que Bourget a bien vite franchie.

De même que « le pessimisme est le cancer des vieux idéalistes », l'autoritarisme intellectuel est la sclérose parvenue très précoce des dilettantes fatigués.

C'est aussi l'histoire de Barrès ; mais Barrès a plus de race que Bourget, qu'il domine de loin par son imagination et par ses dons d'artiste, tandis que le style de Bourget est constamment pauvre et plat.

Malgré son esthétisme appliqué, son laborieux snobisme au point de vue de l'art littéraire, Bourget n'existe pas. Que dire de lui comme psychologue ? Il est certain que ses romans ont été de plus en plus médiocres — les derniers sont absurdes. Pour ma part, je déteste cette fausse analyse, cette psycho-physiologie d'amateur incompetent qui a lu Bichat et Cabanis, feuilleté quelques ouvrages sur le système nerveux et beaucoup parlé de tous ces problèmes avec le Dr Dupré ou le Dr Babinski. On se donne ainsi l'air d'avoir sondé les cœurs et les reins et l'on se fait de la sorte une réputation de littérateur auprès des cliniciens, et de clinicien auprès des littérateurs.

L'analyse psychologique, chez Bourget, n'est qu'un trompe-l'œil ; c'est une parodie au même titre que cette psychanalyse de pacotille qui remplit certains romans d'auteurs contemporains affolés par Freud. Chez Bourget, l'artifice est simple ; il consiste à fabriquer de toutes pièces des personnages qu'on prétend pris dans la vie, et doués par conséquent d'une valeur documentaire ; puis, on retrouve ses manchettes, et l'on déclare d'une voix sucrée : « Attention ! messieurs, mesdames, vous allez voir avec quelle dextérité, quelle sûreté, quelle élégance, je vais disséquer devant vous le mécanisme de cette pauvre âme ! » Naturellement, on n'éprouve aucune peine à en séparer proprement et distinctement les morceaux dont on vient auparavant de la constituer, et voilà : C. Q. F. D., le tour est joué, la thèse est démontrée. (A côté de cela, voulez-vous savoir ce que c'est que l'analyse psychologique sincère, authentique : lisez Proust ; il en vaut la peine malgré son fatras et sa trop fréquente insignifiance. — Ah ! si Marcel Proust avait concentré son extraordinaire faculté d'attention et de grossissement psychologique non seulement sur les richesses englouties de la mémoire et sur le « temps perdu », mais encore sur les régions dynamiques où se tend

Renouvelez votre abonnement dès que vous en recevrez avis, vous régulariserez vous-même la vie de votre revue. — 4.000 abonnés suffiraient à CLARTE pour paraître chaque fois sur 32 pages.